

Mémoire présenté au BAPE

6211-24-020

Par Kateri Lemmens

Écrivaine, professeure de lettres à l'Université du Québec à Rimouski et citoyenne de Sainte-Hélène de Chester

+

Dans le mot paysage, il y a le mot « pays ».

En tant qu'écrivaine, j'habite essentiellement deux pays : l'espace géophysique qui m'entoure et la littérature.

Ces deux lieux, je les ai choisis. Je les choisis. Ils sont mon refuge, ma destination : là où je veux être.

Quand je descends la route qui part de Norbertville pour me mener jusqu'à Sainte-Hélène, surtout après un voyage ou une longue route, je me dis : je rentre à la maison. Ce sont les crêtes de Sainte-Sophie et de Saint-Ferdinand qui me disent, bien avant que je ne sois sur le seuil de ma maison, que je suis arrivée.

Et dans ma poésie, et dans ma prose, l'un coule dans l'autre : le paysage coule dans mon travail et sur le papier, c'est l'écho du paysage et de la vie que je cherche à faire vivre.

J'ai déjà écrit trois textes où se retrouvent les montagnes et les forêts qui alimentent le paysage imaginaire de ma littérature : « Chien de Melbourne et autres histoires de passages » (un essai paru dans les *Cahiers littéraires Contre-jour en 2006*), « Un endroit propre et bien éclairé » (un essai paru dans le journal *Mouton Noir en 2007*), et « Novembre » (des poésies parues dans la revue *Estuaire en 2009*). Dans tous ces textes, ainsi que dans un essai et un roman à venir, je fais du paysage, de ces forêts, de ces montagnes le lieu de recueillement dont j'ai besoin pour écrire.

\*

J'ai choisi, il y aura bientôt dix ans, les contreforts des Appalaches. Un espace mythique, entre nature et culture. Je me suis sentie « chez-moi ». Je m'en suis fait un refuge : un lieu où mon regard s'apaise et où mon pas se fait léger.

J'ai choisi ce lieu pour vivre et pour écrire : et quand je veux écrire, je m'installe devant les fenêtres qui me dévoilent les flancs des montagnes et là, je trouve, je vois, je suis habitée. Le paysage vit en moi et il me fait vivre.

Et c'est ce pays, ce pays-visage, qui est menacé.

\*

Aujourd'hui, on me dit que l'on veut parsemer ce territoire d'un parc d'éoliennes industrielles qui envahiront l'entièreté du paysage.

Personne au monde ne pourra jamais me convaincre que ce sera beau. Personne ne viendra me dire que c'est ultra-silencieux pour ceux qui vont devoir vivre à proximité : quelle blague ! Qui au monde choisirait (et choisira) de vivre dans un milieu si un bruit (dont l'équivalent est au mieux celui d'une conversation permanente au pire celui d'un aéroport) occupe jour et nuit l'espace sonore qu'il voulait paisible ? Personne ne me fera croire que ce ne sera pas si mal. Que je vais m'habituer à les voir, hideuses et nombreuses, que ceux qui vivent à proximité ne seront pas affectés ou que les touristes vont déferler pour voir les beaux champs d'éoliennes qui balafrent la peau des forêts et la barre du jour. C'est peut-être possible dans les plats pays ou dans le désert ou dans les vallées désertées. Mais pas dans ce paysage particulier. Et, surtout pas dans CE paysage humanisé.

On ne brise pas une crête de montagnes en entier de piquets hi-tech de dizaines de mètres de haut en se justifiant que ce ne sera pas si terrible.

À ce titre, j'ai envie de vous citer le courriel de l'un des mes étudiants, Gérald Tremblay, propriétaire d'un magnifique gîte à Saint-Léandre et qui a connaît aujourd'hui l'horreur d'avoir été bafoué par ce type de projet éolien : « Pour nous, le bruit émit par les éoliennes (à 500 mètres) remet en question notre produit touristique, donc notre revenu. Nous ne savons pas si nous pourrions rester dans notre maison car le bruit est incessant et ressemble à celui d'un aéroport. Notre voisin, qui avait déjà vendu, est maintenant en procès car l'acheteur refuse de payer à cause de la proximité des éoliennes. Si vous pouvez vendre tout de suite, faites le avant que les éoliennes s'installent. Après, la valeur des propriétés chute dramatiquement. Nous sommes désespérés de la situation et nous ne savons plus quoi faire. Je lutte contre une colère sourde et ma blonde est catastrophée...»

C'est ce que voulez pour nous, c'est ce que le gouvernement du Québec veut, pour ses citoyens ? Je suis venue habiter à Sainte-Hélène de Chester pour m'écarter, parce que je ne voulais pas vivre en ville, et j'accepte, annuellement, de faire des centaines de kilomètres de route pour vivre là où je suis en paix. Loin de la technologie et des gratte-ciel. Loin de la technologie et de ses étendards. Si je voulais vivre près de machines, j'aurais fait d'autres choix existentiels. Et je sais que je ne suis pas la seule.

\*

Depuis quelques mois, c'est plus que le paysage naturel que je sens menacé. Ils sont plusieurs ceux qui, comme nous, sont venu trouver refuge ici. Oui, les montagnes sont des refuges. Et voilà que je rencontre voisins, amis, connaissance. Tous sentent

qu'on va leur voler ce qui les a retenu ici : un paysage. Et ils ont l'impression qu'en ce moment, tout n'est que cirque et mascarade, que tout a été décidé d'avance, que leurs vies, leurs rêves, leurs espoirs, leur sens du « chez-soi », tout cela, c'est du vent. Et du balai ! La machine est en marche. Le grand mur sera bientôt érigé. Comme les barreaux d'une prison juste devant chez-eux. Eux qui voulaient se sentir libres.

Et la question qui me vient, c'est : pourquoi ?

Pourquoi permettre un projet de cette nature ? Pourquoi ne pas tenir compte des populations concernées, plus que jamais divisées ? Pourquoi sacrifier un des plus beaux, un des plus prometteurs paysages du Québec ?

Je me demande s'il y a une autre réponse à cette question que l'engrenage d'appels d'offres et de mauvaise gestion d'Hydro-Québec. Parce que même les profits vont se volatiliser vers l'ailleurs. Un grand classique au pays de Maria Chapdelaine. S'harnacher, s'affubler de fils, de pilonnes, de port méthaniers pour aller se vendre aux autres. Réécouter les chansons de Félix. Rien de nouveau, non, rien de bien nouveau. Sauf que cette fois, on se drape sous le couvert d'une fausse bonne conscience environnementale ! Oui, vivement l'éolien, mais pas à n'importe quel prix, pas au détriment des personnes, des lieux et des collectivités qui aspirent à la prospérité, au bonheur et à la paix d'esprit.

\*

Qu'est-ce qui rend le Vermont si beau qu'on en dit parfois que « le Vermont est ce que le Québec a de plus beau » ? Ma réponse est évidente, elle me saute aux yeux chaque fois que je traverse la frontière : ce n'est pas le paysage, à peine différent des nôtres, c'est le respect du paysage, c'est la volonté humaine de s'inscrire en harmonie avec ce paysage et de le soigner, comme on soigne sa terre ou son jardin. Et voilà ce que j'ai envie de demander à cette commission : du respect ! Du respect pour un paysage naturel humanisé, du respect pour ceux qui ont fait le choix de s'y inscrire (loin de l'industrialisation massive), du respect pour ceux qui ont peur, du respect pour les collectivités qui veulent miser sur le tourisme (et donc la beauté du paysage) pour se développer et prospérer, du respect pour ceux qui craignent d'être traités comme des moins-que-rien par le gouvernement aux profits d'intérêts privés et étrangers, du respect pour ceux qui croient que le développement de l'énergie éolienne au Québec peut et doit se faire à petite échelle et avec le consentement des communautés qui vivront avec ces projets. Dites-moi où est l'acceptabilité sociale ? Où est l'intelligence humaine d'un tel projet ?

Et aujourd'hui plus que jamais, j'ai peur que ce paysage tant aimé ne devienne celui de ma colère.

